

Michaël de Saint-Cheron

**ROMAIN ROLLAND
ANDRE MALRAUX
LA PASSION DE L'INDE**

Texte de la conférence prononcée
à la Sorbonne, le 17 février 2005

Association Romain Rolland

Étude rollandienne n° 12

Madame la Présidente,
Madame Malraux,
Monsieur le Secrétaire perpétuel François Gros,
Sri Mahesh
Chers amis,

Que ma première parole soit ce soir une parole de gratitude pour vous Madame la présidente de l'Association Romain Rolland, qui me donnez cette joie émue de parler pour la première fois en présence de ma fille aînée Déborah, qui aime l'Inde. Que ces deux amants de l'Inde que furent Romain Rolland et André Malraux lui en ouvrent les portes !

Il y a plus d'un lien qui relie particulièrement Romain Rolland et André Malraux, c'est l'antifascisme, mais c'est tout aussi profondément l'amour de l'Inde.

Rappelons que ce fut au lendemain de la Première Guerre mondiale que Romain Rolland rencontra la pensée de l'Inde. Son récent prix Nobel de 1916 avait encore élargi sa renommée internationale, que la

publication de *Jean-Christophe*, entre 1904 et 1912 lui avait gagné.

Naissent alors les fortes amitiés avec Tagore et Gandhi. R. Rolland est tôt fasciné par les héros, mais contrairement à Malraux, il n'entend pas par héros Alexandre ou Napoléon, mais Michel-Ange, Beethoven ou Tolstoï. Auxquels s'ajoutent les grands saints de l'Inde moderne que furent Ramakrishna et Vivekananda ou encore Gandhi, celui en qui Malraux voyait « le seul libérateur de notre temps qui ait livré son combat au nom de l'âme humaine », comme il devait le proclamer au Bangladesh, lors de son voyage de la reconnaissance de 1973¹. D'ailleurs, la définition que donne l'auteur de *L'Âme enchantée* du héros n'est pas éloignée de cette parole citée à l'instant. Romain Rolland écrit « Je n'appelle pas héros, ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls, ceux qui furent grands par le cœur. »

Regardons les quelques hommes auxquels Malraux consacra un livre : le colonel Lawrence, Goya, le général de Gaulle et Picasso, c'est-à-dire un héros mystique, le chef de la France libre et deux artistes de génie. Ce qu'il cherchait chez les hommes, c'est la poursuite de leur part la plus haute. S'il y a bien là une divergence, il y a aussi une convergence car être grand par le cœur c'est indiscutablement être à la recherche de sa part la plus haute.

Ce qui frappe d'abord les lecteurs que nous sommes, c'est la disproportion des écrits sur l'Inde de Rolland et de Malraux. De celui-ci, nous avons un cinquième des *Antimémoires*, répartis en plusieurs chapitres, consacré à ses différents voyages entre 1931 et 1965 dans le sous-continent, puis l'équivalent d'une centaine de pages parmi les livres sur l'art, les discours, préfaces, entretiens qui concernent encore l'Inde. Mais aucun ensemble. En ce qui concerne Rolland, lisons ce qu'en écrit Malraux dans sa préface à sa correspondance avec Jean Guéhenno, *L'Indépendance de l'esprit* :

« L'œuvre de Romain Rolland forme deux masses. D'une part, *Jean-Christophe*, *Au-dessus de la Mêlée*, leurs îles jusqu'aux dernières

¹ « Spécial André Malraux – Bangladesh an 1 : du désespoir à l'espoir » (cité désormais BA1), émission de Philippe Halphen, O.R.T.F., 1973, INA, script intégral inédit, fonds de l'auteur.

œuvres : en marge, la musique. D'autre part, l'archipel indien².»

En 1958, à la veille de son départ pour son premier voyage officiel en Iran, en Inde et au Japon, André Malraux adressa une longue lettre au général de Gaulle, restée quarante-six ans inédite, dans laquelle le ministre délégué à la Présidence du Conseil détaillait l'objet de sa mission en Asie. A propos de l'Inde, Malraux écrit :

« On ne peut toucher son peuple que dans le domaine spirituel, et les liens qu'il m'appartient de tenter d'établir avec son gouvernement sont d'abord (même s'ils doivent se transformer plus tard), du domaine de l'esprit.

Après les visites officielles au pandit Nehru, au président Prosad et aux personnalités politiques [...], je me propose donc [...] de rencontrer la sainte de l'Inde Ananda Mayi, puis quelques sages vénérés de tout le pays : par exemple Krishna Menon, Shanakara de Komakothi et Bhave. [...] Enfin, il est probable que le pandit Nehru me proposera de parler à l'Inde à Santiniketan, en mémoire de Tagore³. »

Ce qui importait par dessus tout à Malraux, c'était de toucher « l'âme de l'hindouisme », cette part la plus spirituelle de l'Inde qu'il partageait évidemment avec Romain Rolland, mais très peu, dans la pratique, avec Nehru qui déconseilla à l'écrivain-ministre la moindre rencontre de ce type, ne voulant ni prendre en compte les enjeux religieux, ni que son ami, hôte officiel du gouvernement indien, l'entraîne, même indirectement, sur ce terrain-là. Malraux ne parla pas non plus à Santiniketan, mais put quand même s'adresser au peuple de l'Inde depuis la Radio Nationale, à Delhi. N'en déduisons pas trop vite que Nehru était totalement hostile à la tradition mystique et métaphysique de l'Inde, ce serait gravement oublier combien elle est présente dans son autobiographie *The Discovery of India*⁴.

² Cahiers Romain Rolland, Albin Michel, 1975, pp.5-13.

³ *Malraux et la tentation de l'Inde* (cité désormais MTI) Gallimard/ambassade de France en Inde, 2004, pp.182-183.

⁴ *La découverte de l'Inde*, Philippe Picquier, 2002.

Chez nos deux écrivains, existe essentiellement un appel sans alternative à la fraternité humaine, une même aspiration à la noblesse morale et à la réconciliation entre les adversaires politiques. Ils partagent encore une même passion pour l'épopée révolutionnaire et, à travers elle, pour leur maître Michelet. Dans sa préface à *L'Indépendance de l'esprit*, à laquelle je ne cesserai de revenir, Malraux écrit :

« Or, Beethoven écarté, l'interlocuteur le plus obsédant de Romain Rolland, le maître indélogeable de la boutique Péguy, c'est Michelet. Celui qui écrit pour la première fois : « La France est une personne. » Celui qui ressuscite Danton après avoir ressuscité Jeanne d'Arc. Celui qui, attaqué pour son interprétation des grandes journées de la Révolution, répond, du fond de la maladie : « Sans moi, qui donc les eût connues, ces fameuses journées ?... » Un Michelet ramené à sa part la plus haute, la même pour Romain Rolland que pour Guéhenno. »

Que Romain Rolland et André Malraux se soient tous deux retrouvés autour du combat antifasciste – n'oublions pas que l'auteur de *Colas Breugnon* fut président d'honneur du Comité international antifasciste, dont Malraux était le plus jeune membre du conseil de présidence – atteste que, leur engagement politique convergeait souvent, même si Rolland était bien plus aveuglé dans sa défense de l'Union soviétique que ne l'était Malraux, en vérité. Dans cette même préface, Malraux note ceci : « Et peut-être la pureté de la cause gandhiste voile-t-elle la sombre ascension de la Guépéou. »

A peine avons-nous commencé à réfléchir, qu'une question première s'impose à chacun de nous : Par quelles voies Romain Rolland et André Malraux rencontrèrent-ils l'Inde ? Chinmoy Guha, le spécialiste indien de Rolland, lecteur en littérature anglaise au Vijaygarth College, nous permet de cerner avec précision la date qui scelle l'entrée de Rolland dans la sphère de l'Inde. C'est plusieurs années avant la Première Guerre mondiale, en 1908, que l'épiphanie de l'Inde, sa manifestation, se réalise aux yeux du grand écrivain. « Dites à la terre, à la mer, et à l'air : Romain Rolland vous salue. Peut-être irai-je là-bas

un jour, dans cette vie ou dans une autre⁵. » Ces mots écrits à Cosette Padoux en disent long sur le feu inextinguible que l'Inde venait d'allumer dans le cœur, l'esprit et l'âme de l'écrivain. Puis ce fut la Grande Guerre et son cortège de désastres, qui finirent d'ancrer « *Bandé Mataram*, Salut, Notre Mère l'Inde ! » dans la conscience de Rolland. C'est en 1915, que l'Inde apparaît pour la première fois dans son *Journal*, au sujet d'un article de Coomareswamy. A partir de cette date, son engagement pour l'indépendance de l'Inde ne cessera de croître. « Aux yeux des jeunes, le Rolland missionnaire est l'auteur de *Gandhi* plus que de *Colas Breugnon*. Comme les branches des banian, celle de sa lutte pour l'Inde deviennent des racines », écrit toujours Malraux dans sa préface.

Qu'en est-il maintenant pour lui-même ? Lors de son retour en 1973, dans le sous-continent, il plaçait d'emblée sa fascination pour l'Inde sur le plan métaphysique, qui est inséparable du très puissant art hindou.

« Que signifie le monde et quel est le sens de la vie ? Il est certain que la pensée occidentale la plus forte a été capable de conquérir le monde, mais elle n'a pas été capable de lui donner son sens. [...] Alors, quand vous me dites « Quelle est à vos yeux la valeur de l'Inde ? », je vous répondrai : il ne s'agit pas tellement d'une valeur. Il s'agit de ce que l'Inde, par l'application de sa pensée à un domaine unique, à savoir : « Quel est le sens du monde ? », est le pôle opposé au nôtre et nous donne une conscience extraordinairement forte de ce que nous sommes, conscience que rien d'autre ne nous donne au même point. Autrement dit, elle est l'autre pôle de notre vie⁶. »

Ces propos capitaux expriment combien pour Malraux, l'Inde lui apportait d'emblée une donnée métaphysique cardinale, qu'aucune

⁵ *Cahiers de Brèves*, n°9, février 2003.

⁶ « Spécial André Malraux – Cinq mille ans de civilisation indienne » (cité désormais CMA), émission de Philippe Halphen, O.R.T.F., 1973, INA. Script intégral inédit, fonds de l'auteur.

autre civilisation lui apportait au même degré et surtout pas la Chine, qui ne se situait pas du tout sur le plan d'une conscience transcendante.

Pour Romain Rolland comme pour Malraux, l'Inde est sans doute avant tout la terre des grands rêves. Pour le montrer, je citerai un passage du préluce à la *Vie de Ramakrishna*, où Romain Rolland écrit :

« S'il est un lieu de la terre où aient place tous les rêves des vivants, depuis les premiers jours où l'homme commença le songe de l'existence – c'est l'Inde. »

« Depuis plus de trente siècles, de cette chaude terre, brûlante matrice des Dieux, monte l'arbre des rêves, l'arbre aux mille rameaux [...], on y cueille toutes les formes des Dieux depuis les plus sauvages jusqu'aux formes les plus épurées - et jusqu'au Dieu sans forme, l'Innommable, l'Illimité... Le même arbre toujours⁷. »

Rolland comprend avec une force étonnante le caractère non-dualiste de la pensée indienne, marquée d'un bout à l'autre du monde par l'Advaita, qui domine son dualisme, mais il ne sépare pas cette puissante pensée religieuse et philosophique de la part de rêve qu'elle véhicule, d'un bout à l'autre du monde, pour son caractère totalement irrationnel, pour ne pas dire irréel, c'est-à-dire tout ce qui en elle échappe à notre esprit logique et rationnel.

Ils se retrouvaient évidemment autour de la très noble figure de Gandhi. Dès *Les Conquérants*, en 1928, Malraux parle de Gandhi, dont Rolland a publié quatre ans plus tôt la biographie. Le personnage historique de son roman, Tcheng-Daï est une transposition chinoise du Mahatma. Malraux écrit de lui que son action « touche l'âme ». « Au centre de l'œuvre de Gandhi est le désir douloureux, passionné, d'enseigner aux hommes à vivre⁸ »... Plus loin, dans le livre, Garine et

⁷ Stock, 1978, rééd. 2002.

⁸ Livre de Poche, L.G.F., 1992, p.150.

Tchen-Daï discutent du Mahatma :

« Si Gandhi n'était pas intervenu – au nom de la justice, lui aussi – pour briser le dernier Hartal, les Anglais ne seraient plus aux Indes.

Si Gandhi n'était pas intervenu, Monsieur Garine, l'Inde, qui donne au monde la plus haute leçon que nous puissions entendre aujourd'hui, ne serait qu'une contrée d'Asie en révolte⁹... »

L'année qui suivit la publication du roman, Malraux s'expliqua sur ce qu'il est convenu d'appeler « la question des *Conquérants*¹⁰ » et il y modula son admiration pour le Mahatma, ou plus précisément pour son idéologie jusqu'au-boutiste. « Lorsque Gandhi s'oppose à toute idée d'action, il fait fusiller quarante mille Hindous, et c'est au nom des saints les plus purs que se font les martyrs. » Ce sont les limites de la non-violence, mais nous sommes ici dans le domaine d'une occupation plus ou moins pacifique, à quoi devait répondre une résistance non-violente, et non d'une occupation totalitaire, comme notre XXe siècle en connut tant d'atroces.

Nous voulons montrer comment Romain Rolland alla du plus indien au plus universel de ces trois géants de la pensée et de l'action que furent par ordre de primogéniture Ramakrishnah, Vivekananda et Gandhi. Nous analyserons en parallèle l'Inde de Malraux, sans avoir toutefois, le temps de nous arrêter, comme il eût fallu, aux temples et aux grottes sacrées qui occupent dans l'œuvre de Malraux une place considérable, ni à la Bhagavad Gîta si souvent citée dans les *Antimémoires*. Disons d'emblée que ce ne fut pas les admirables figures mystiques étudiées par Rolland qui importent le plus à Malraux, mais ces deux fils de l'Inde qui bouleversèrent le monde et transformèrent son destin : le Bouddha et Gandhi. L'Inde moderne fut incarnée, elle, par Nehru.

Une différence capitale saute bien évidemment aux yeux, c'est que Romain Rolland ne visita jamais l'Inde, ce qui est à peine pensable

⁹ *Ibid.*, p.175.

¹⁰ Cahier de l'Herne, *André Malraux*, (dir. Michel Cazenave), Paris, 1982, pp. 33-37.

pour nous aujourd'hui, alors que Malraux entre 1931 et 1974 n'y accomplit pas moins de cinq voyages, tout d'abord pour découvrir l'Inde en 31, venant d'Afghanistan, puis en 1958 et 1965, en tant que ministre, envoyé spécial du président de la République française. Il y revint en 1973, à l'occasion de son voyage légendaire que l'on peut qualifier de voyage d'Etat de par son importance historique, au Bangladesh. Enfin, en 1974, il fut l'invité officiel d'Indira Gandhi, lorsque le président de l'Union indienne et elle-même lui remirent le prix Jawaharlal Nehru pour la compréhension internationale.

Si donc pour Rolland comme pour Malraux l'amour de l'Inde passa fondamentalement par des hommes et des femmes, pour l'auteur de *Jean-Christophe*, elle fut essentiellement une terre de mystiques et de saints, alors que pour l'auteur des *Voix du silence* et des *Antimémoires*, elle fut avant tout une terre de prophètes, à commencer par le prince Siddharta Gautama, que le monde appelle le Bouddha, mais également la terre des grottes sacrées et des temples colossaux élevés à la gloire de Brahma, de Shiva et de Vishnou à côté desquels se tiennent les Mères de l'humanité, les Shakti.

De par sa nature, Rolland était mu par une exaltation pro-indienne étrangère à Malraux, qui ne considérait nullement l'Inde comme devant être un modèle de tout. Cette différence dans la fascination se distingue assez clairement dans les messages que les deux compagnons de route de l'antifascisme adressèrent au peuple de l'Inde à vingt ans d'intervalle. Romain Rolland, le premier, devait adresser son message en janvier 1936, au moment où sous la présidence de Gide, ses amis le fêtaient pour son soixante-dixième anniversaire. Voici ce message qu'il adressait à l'Inde, depuis la Mutualité :

« A mes amis de l'Inde, mon fraternel salut !

Que puisse le grand siècle de travaux héroïques, où nous sommes engagés, forger avec nos espoirs, nos efforts et nos peines, une nouvelle, plus haute et plus large humanité ! Que celle-ci embrasse l'ensemble de la famille humaine ! Que le génie de l'Inde s'y marie avec le génie de l'Occident... je vois, dans l'avenir, les enfants demi-dieux, qui naîtront de cette union bénie. De

notre aube troublée, je salue le midi radieux de la grande journée¹¹. »

Derrière la beauté du texte de Rolland, se lit une sorte de grand rêve mystique d'une humanité enfin réconciliée, à laquelle Malraux ne croyait pas du tout, même si tout son combat pour la culture devait aboutir aussi à une fraternité.

Mettons en parallèle ce texte avec le superbe « Message d'adieu à l'Inde » que Malraux lut en français sur les antennes nationales le 7 décembre 1958, à la fin de son premier voyage officiel et dont Nehru avait tenu à corriger lui-même la traduction :

« Cette vieille terre de spiritualité est aussi pour beaucoup d'hommes qui la verront jamais une jeune terre d'espoir, celle qui n'a retrouvé son indépendance qu'au nom de la justice, celle qui ne veut vaincre sa misère et retrouver sa grandeur qu'au nom de la liberté.

L'Inde est aussi une terre des grands rêves. Mais la figure du Mahatma Gandhi, partout présente ici, qu'est-elle sinon la preuve de ce que peut créer la patience mise au service d'un grand rêve ? Et peut-être l'histoire étonnée reconnaîtra-t-elle un jour en la personne de Jawaharlal Nehru et en quelques-unes de celles qui assument ici l'une des plus lourdes tâches de notre temps, des sages après un saint.

Au moment de quitter l'Inde, je souhaite à son peuple et aux guides que celui-ci s'est choisis toute la chance que peut souhaiter un homme. Car dans l'organisation de la fraternité, qui sera l'une des entreprises majeures de la civilisation qui commence la chance de l'Inde sera l'une des chances du monde¹².»

Pour Malraux, il y a un destin du monde et l'Inde a une place majeure à y jouer au moins d'égal à égal avec la Chine, mais pour

¹¹ Cf. Chinmoy Guha « Une amitié oubliée : Romain Rolland et l'Inde » in *Cahiers de Brèves*, n°9, février 2003, pp.22-25.

¹² MTI, *ibid.*, p.202.

d'autres raisons, car jamais l'Inde ne fit de la justice sociale en tant que telle la base de sa politique. Des amis indiens « pourtant védentistes » de Malraux, auxquels il disait : « L'Inde est le seul pays au monde où l'on vive une métaphysique », lui répondirent : « Peu d'entre nous vivent une métaphysique ; mais nous vivons une éthique, et notre Révolution seule a triomphé par des moyens éthiques¹³. »

Pour lui, comme pour Romain Rolland, l'Inde est aussi marquée par la figure de la pauvreté. Nos deux écrivains sont hantés chacun par une image différente de la grande pauvreté qui se trouve en Inde. Rolland la tient de Vivekananda et Malraux de Nehru. Dans une lettre écrite à un ami indien, le musicien et écrivain bengali, Dilip Kumar Roy, à l'été 1933, Rolland écrit : « mon premier devoir de batelier est, sur ces flots, de sauver ceux qui s'y noient, ou de périr avec eux. Le mot de Vivekananda : « Mon Dieu les misérables » est imprimé dans ma chair, bien que je sache que la plénitude de l'Être déborde, à l'infini, les misères et les combats d'un jour. Mais l'Être a l'infini des temps pour s'accomplir ; et les misérables n'ont qu'un jour. Ceux qui ont le moins ont droit à plus¹⁴... »

Ce sublime nom, le « Dieu-les misérables, le Dieu-les pauvres et les opprimés » se dit en sanskrit *Daridra-Nârâjana*, que Gandhi avait repris à son compte.

L'auteur de la *Condition humaine* fera de la métaphore de la princesse du Ramayana, qu'il développa avec grandeur et tragique, à l'université de Dacca au Bangladesh, la plus forte personnification de l'Inde.

« La dernière fois que j'ai vu Nehru, il m'a dit : « Tout le monde parle de l'Inde comme d'une princesse. L'Inde est une pauvre au bord de la route qui regarde passer nos efforts et notre misère comme une mère malheureuse. Mais de tous mes fils, je ne reconnaîtrai jamais que ceux qui, pour me sauver, ont tendu leur bras vers moi.

L'Inde était une pauvre au bord de la route et vous avez

¹³ Préface, *ibid*.

¹⁴ *L'Inde - Journal 1915-1943*, Albin Michel, 1960, p. 424.

tendu vos bras vers elle, et c'est elle qui vous a regardés avec cette forêt de poings brandis, qui brandissaient enfin vos fusils vainqueurs¹⁵. »

Romain Rolland se situe immédiatement dans une vision mystique ou du moins spirituelle, prônant une transcendance immanente, sans laquelle la transcendance est réduite en cendres. Malraux, lui, se situe dans une vision épique et poétique où l'Inde est en même temps cette mère misérable et malheureuse qui attend de ses enfants qu'ils la secourent et, cette pauvre qui vient au secours des plus malheureux d'entre eux.

Malraux était moins écrasé par l'immense misère de l'Inde que Rolland, qui sans jamais l'avoir touchée des yeux ni des mains, en était comme empoigné. En même temps, ce n'est pas parce que Malraux évoquait moins cette réalité terrible qu'il en était immunisé. Rappelons-nous, pour clore la question, ce que la vision des foules hagardes de Bengali fuyant la répression pakistanaise, lui fit écrire au président Nixon, dans une Lettre ouverte parue dans *Le Figaro* du 18 décembre 1971, et dans laquelle il rappelait au plus puissant chef d'Etat de la planète le sort des « interminables files d'agonisants du Bengale » et lui parlait de « ces foules hallucinées qui ne souviennent parfois de ce qui s'appela la liberté. »

Il n'en est pas moins étrange et bouleversant que ce soit Romain Rolland, qui ait été le plus révolté des deux face à l'insoutenable misère quotidienne, qu'encore une fois, il n'avait jamais vue.

Dans *La vie de Vivekananda*, il consacre d'inoubliables pages au combat que livra l'homme de Dieu contre la fracture sociale qui laisse une immense partie de la population de l'Inde dans la misère, malgré cinquante ans de combat depuis l'Indépendance de l'Inde. Lors de son premier voyage en Amérique, en 1893, pour le Parlement des religions, le swami avait écrit à ses disciples une longue lettre dans laquelle, il

¹⁵ BA1, *Ibid.*

leur exprimait avec son feu intérieur, le combat qu'il leur demandait de livrer en faveur des *dalits*, des plus pauvres, des plus ignorants, des opprimés :

« Qui sympathise, dans l'Inde, avec les deux cent millions d'hommes et de femmes plongés au fond de l'ignorance et de la pauvreté ? Qui leur montrera le chemin pour en sortir ? Qui leur apportera la lumière ?... Que ces pauvres soient votre Dieu ! ... Celui-là seul, je l'appelle un Mahâtmâ, dont le cœur saigne pour les pauvres... Mais aussi longtemps que des millions vivront dans la faim et l'ignorance, tout homme qui ayant reçu l'éducation à leurs dépens, ne se soucie point d'eux, je tiens cet homme pour un traître¹⁶ !... »

On comprend pourquoi et en quoi Romain Rolland put être à ce degré bouleversé par sa rencontre avec Vivekananda. On comprend également qu'il ne s'agit pas ici de bons sentiments mais d'un amour héroïque, d'un engagement absolu de tout l'être. C'est l'indifférence qu'il avait en horreur. Vivekananda fut initié à l'âge de 21 ans à la loge maçonnique « Anchor and Hope », mais l'initiation la plus fondamentale qu'il reçut fut auprès de Ramakrishna, qui fit de lui son successeur et un maître, puis auprès du peuple de l'Inde et particulièrement des plus pauvres, qu'il rencontra lors de sa longue traversée de l'Inde, de près de deux ans, depuis l'Himalaya jusqu'à Kanniya Kumari (cap Comorin), l'extrême pointe australe du sous-continent. Sans cette incomparable initiation reçue de milliers de ses frères et sœurs, des plus misérables *dalits* aux plus généreux des Maharadjahs, comment Vivekananda aurait-il pu écrire cette parole que Romain Rolland plaça en exergue de son livre : « N'oublions jamais la gloire de la nature humaine ! Nous sommes le plus grand Dieu... Les Christs et les Bouddhas ne sont jamais que des vagues sur l'Océan sans limites, que *je suis*¹⁷. »

Ni Romain Rolland, ni même Malraux n'eussent mieux dit, n'eus-

¹⁶ Stock 1930, rééd. 2002, p.71.

¹⁷ *Entretiens et causeries*, trad. de Jean Herbert, Albin Michel, 1955, p.117.

sent mieux proclamé l'irréductible dignité humaine !

Dans le même temps, Rolland et Malraux avaient compris avant beaucoup de monde que l'Inde était, contrairement à la Chine, la terre la plus mystique du monde et qu'elle représentait pour l'humanité un symbole aussi puissant que la Terre Sainte (Israël et Palestine) l'est pour les trois monothéismes. Si Jérusalem constitue le Saint des Saints du judaïsme, du christianisme et secondairement de l'Islam (qui a La Mecque comme premier lieu saint), l'Inde est le Saint-Graal du monde. C'est ce que Malraux comprit et exprima si puissamment à Nehru lors de leur première rencontre à Paris, en 1936, l'année même où il rencontra Rolland.

« L'Inde est le Saint-Graal du monde entier. S'il vous plaît, ne nous oubliez pas, monsieur Nehru. Je vous promets de vous rendre visite lorsque l'Inde sera libre. Souvenez-vous de moi. Préservez l'Inde de la dualité. »

Et Malraux d'ajouter :

« La dualité et la mort sont les seuls deux ennemis de l'homme. Quand vous deviendrez le Premier ministre de l'Inde, si vous le devenez, parce que le Mahatma Gandhi ne sera jamais membre d'aucun gouvernement – il est trop le chef de tous les hommes – souvenez-vous de moi. Et laissez-moi dire maintenant ce que j'ai à dire : laissez le grand Shankarâchâria, laissez-le guider l'Inde. Ceci est mon vœu¹⁸. »

Ces paroles, Malraux devait y être fidèle toute sa vie. Nous savons que Shankara fut l'un des plus puissants philosophes de l'Inde, auteur du système appelé *Advaita Vedânta*, qui est le Vedânta non-dualiste, pour lequel l'âme individuelle n'est pas une entité séparée de l'âme universelle. Shankara, ainsi que Nehru l'avait compris, appartenait à cette race unique d'agnostiques qui sont en même temps des mystiques, que l'on trouve beaucoup en Inde¹⁹.

¹⁸ MTI, *ibid.*, p.179-180.

¹⁹ *La Découverte de l'Inde*, p. 217.

A la suite de Ramakrishna, de Vivekananda, de Gandhi, de Nehru, de Rolland et de Malraux, nous nous retrouvons tous sur l'extraordinaire conscience que nous avons de l'Advaita. L'Advaita n'est pas un mystère, pas plus que la *bhakti*, l'amour, n'est une mystique du secret, ce sont les deux principes cardinaux de la vraie spiritualité hindoue, dont le secret unique réside dans l'action, la propagation de l'amour. Sur cette question capitale du rapport que Rolland entretint avec le Vedânta, à travers ces mystiques, Malraux soupçonne (dans la préface déjà citée), d'une façon que nous trouvons curieuse, qu'il ne s'accorde pas avec cette philosophie. Et dans son interrogation prégnante, il poursuit, se démarquant, semble-t-il, de Rolland :

« Ignore-t-il que [le Vedânta] est inséparable d'états psychiques ; et dédaigne-t-il ce qu'il en reste lorsqu'on l'en sépare ? Au contraire, le sait-il fort bien, et refuse-t-il la nature même de cette pensée ? Son instinct l'oriente-t-il vers ce qui assurera le mieux sa création²⁰ ? »

Peut-on dire de Malraux qu'il entrevoyait dans le *Vedânta* « une pensée à laquelle il s'accord[ait] ? » Lorsque la question lui fut posée, il répondit : « Autant la pensée indienne m'intéresse, autant je ne la prends pas à mon compte²¹. » Pourtant, les choses sont aussi difficiles à trancher que pour Romain Rolland.

Pourquoi deux hommes engagés dans des idéologies de gauche, tous deux proches du communisme et de l'Union soviétique, certainement Rolland davantage que Malraux l'agnostique, comment donc ces deux superbes esprits européens, en quête de l'absolu mais hors de toute religion, en perpétuelle recherche, ont-ils été chercher dans l'Inde, une réponse ou en tout cas une approche possible de l'inconnaissable, qu'ils n'avaient pas eue en Occident ? Dans l'Inde et non chez sa vraie rivale qu'est la pensée chinoise ? Mais cela est encore une autre question, d'une autre complexité, à laquelle il faut bien apporter

²⁰ *L'Indépendance de l'esprit*, op. cit.

²¹ CMA, *ibid.*

un balbutiement de réponse. La première réponse serait de dire que leur recherche du sens ne se comprenait pas d'emblée sans l'aspiration à une transcendance – quelque nom que nous lui donnions : cette part d'absolu en l'homme qui le dépasse et à laquelle il aspire inexorablement. Nous sommes tous athées²², reconnaissait Vivekananda - comme si la foi était impossible ou réservée à de très rares élus - mais ce n'est pas en écartant systématiquement le transcendant, comme étant la marque d'une aliénation, que l'humain se libère. Les hommes les plus libres, pour Rolland comme pour Malraux, sont les grands créateurs, les vrais mystiques.

A la fin de sa vie, Malraux posait cette question ultime, essentielle, que devrait se poser chacun d'entre nous, pour peu qu'il ait des préoccupations sur le sens ou le non-sens de la vie. « Peut-il exister une communion sans transcendance, et sinon, sur quoi l'homme peut-il fonder ses valeurs suprêmes ? Sur quelle transcendance non révélée peut-il fonder sa communion ? » Cette question, il la posait à la fin de sa préface à *L'Enfant du rire*²³ de son ami le Père Bockel, de Strasbourg. Mais des années auparavant, lorsque Roger Stéphane l'avait interrogé pour savoir s'il avait considéré l'art comme une expression naturellement transcendante, l'écrivain lui avait répondu d'une manière un peu surprenante, sur un tout autre plan :

« Il est extrêmement difficile de répondre : en effet, d'une part, je suis agnostique et, d'autre part je suis en train de chercher, sinon pourquoi (car je n'en sais évidemment rien), du moins par quelles voies. Ce n'est pas tellement pour des raisons personnelles : je ne sens pas de clef biographique pour expliquer ce dont nous parlons. Je sens bien pourquoi lorsque je suis entré en contact avec l'Inde, ce contact a été si profond : il a été immédiatement une mise en présence de la transcendance²⁴. »

L'Advaita fut probablement pour Romain Rolland, comme pour André Malraux, et tant d'entres nous, une possible transcendance non

²² *La Vie de Vivekananda, ibid.*, p. 213.

²³ Grasset, 1973, p.9-23.

²⁴ *Malraux, entretiens et précisions*, Gallimard, p.83.

révélée sur laquelle fonder sa communion. A l'ultime page de *La Vie de Vivekananda et l'évangile universel*, Rolland cite une dernière fois ce héros de l'âme humaine qu'il nous révéla, et qui demeure l'un des saints les plus magnifiques de l'Inde moderne, écrivant en 1895 : « *Advaitique*, la plus noble philosophie de l'Unité que l'homme ai jamais eue... »

Rolland et Malraux ont encore quelque chose en commun, c'est qu'en leur temps ils représentèrent chacun, pour beaucoup d'Indiens, voire de partisans de l'Inde, parmi les seuls hommes d'Occident qui puissent parler pour l'Inde et qui puissent la pénétrer non seulement avec leur intelligence mais également avec leur âme.

En 1930, un anglais qui avait pris fait et cause pour Gandhi, écrivait à Romain Rolland :

« J'écris tout cela à vous, parce que je sais que vous êtes un des seuls hommes de l'Ouest, qui peuvent tout comprendre. Je sais que vous avez la vision claire et que vous pouvez voir au-dessus de la lutte²⁵. »

Quarante-trois ans plus tard, lorsque Malraux fut triomphalement reçu au Bangladesh, comme un héros, le chancelier de l'université de Chittagong pouvait dire sans faire hausser les épaules : « Le Bangladesh vous attendait déjà avant sa naissance. [...] Dans la politique, en France comme dans le monde, vous êtes un être d'exception, un être unique²⁶. » Avant cela, fin 1971, Il y eut la lettre de l'écrivain Raja Rao, le premier des amis indiens de Malraux, qui avait connu Romain Rolland. Il lui écrivit au début de la guerre entre le Pakistan occidentale et le Pakistan oriental, lorsque Malraux avait commencé à prendre partie pour les Bengalis qui réclamaient leur indépendance. « Je répète que vous êtes le seul homme sur terre qui puisse dire sur le Bengale quelque chose qui sera écouté par tout le monde en Orient et en Occident. »

²⁵ *Inde, ibid.*, p.290.

²⁶ BA1, *ibid.*

Que ce soit de cette civilisation basée sur le système de castes (source de tant d'injustices et de malheur) contre lequel, depuis le prince Siddharta jusqu'au Mahatma Gandhi et Jawaharlal Nehru, combien de grands fils de l'Inde luttèrent avec tant d'acharnement et de passion pour la fraternité et la justice, que ce soit donc de cette terre de l'Inde que le principe de l'*Advaita* fût érigé en pierre angulaire de tout l'édifice métaphysique hindou, cela nous amène, pour conclure momentanément, à une prise de conscience importante. L'injustice de la naissance, la *Mâyâ*, l'*Advaita*, l'*Atman*, l'Âme universelle, et finalement *Mukti*, la libération ou Délivrance finale, convergent vers *Brahman*.

Le Principe c'est le Brahman, l'Absolu, la quintessence de la réalité terrestre et humaine. Or, le cosmos se fonde sur l'humain, l'axe vertical du monde. L'*Atman*, l'Âme universelle, fait Un avec le *Brahman*. Si l'*Atman* est le *Brahman*, alors tout ce qui n'est pas *Brahman* est *Mâyâ*, l'impermanence. On comprend pourquoi Rolland et Malraux furent tous deux fascinés par cette idée de l'Un en tout et du tout en l'Un. Vous connaissez cette *Upanishad* cités par tous : « Ceci est entier. Cela est entier. De l'entier procède l'entier, retranchez l'entier de l'entier, l'entier demeure. »

Cette terre de l'Inde, peuplée d'un milliard deux cent mille êtres humains, est le pays de l'*Advaita* et aussi le pays fascinant des convergences infinies. Romain Rolland et André Malraux représentent deux moments majeurs de l'histoire de l'esprit, la rencontre entre la vieille Europe et l'Inde éternelle.

*

* *